



Auteur : Marilyn Sachs

Titre : La grosse

Genre : roman centré sur la vie affective

Thèmes : différence/ obésité/ amitié/ amour

Cadre spatio-temporel : XX^e siècle - USA

Public-cible (âge des lecteurs) : dès 13 ans

224 pages – 7 euros

1. INTRODUCTION

Imposer, dans tel délai, la lecture d'un roman dont les élèves ignorent tout et assortir l'injonction de la menace d'un contrôle n'est assurément pas la meilleure manière de développer le goût de la lecture. C'est sans doute la pire lorsque le souci de contrôler que la lecture a bien été faite l'emporte sur celui de chercher à savoir si elle a été bien faite – autrement dit sur le souci d'évaluer la compréhension. Il revient au professeur de susciter, dans le chef des élèves, le désir de lire ce qu'il a jugé bon qu'ils lisent. Comment ?

D'abord, en rendant l'œuvre attrayante grâce à un discours incitatif. Un tel discours fait état des raisons pour lesquelles l'enseignant estime que, parmi tant d'autres, l'œuvre en question mérite particulièrement d'être lue. Un tel discours annonce, par ailleurs, en rapport avec ces raisons-là, des activités qui incitent à comprendre bien plus qu'elles n'obligent à lire.

Ensuite, en guidant lui-même les élèves dans la compréhension d'un extrait représentatif. Le professeur, qui a élucidé les difficultés inhérentes à l'œuvre choisie, aide les élèves à les surmonter en posant des questions sur l'un ou l'autre fragment à caractère d'exemple.

Le discours incitatif s'adresse à des élèves qui ne sont pas censés connaître l'œuvre en question : impossible donc d'y aller d'un commentaire supposant une lecture préalable. Et l'on ne saurait songer non plus à raconter l'histoire par le menu : cela priverait les élèves du plaisir de la découvrir. On navigue entre Charybde et Scylla : d'un côté, le gouffre d'une critique laudative où se noieraient ceux qui n'ont pas encore lu ; de l'autre côté, l'écueil d'une présentation des faits où se fracasseraient leur curiosité pour une intrigue inédite.

Évitai-je l'un et l'autre périls en proposant de tenir, à propos de *La grosse*, de Marilyn Sachs, le discours incitatif suivant, qui s'adresse à des élèves de 14-15 ans ? Et évitai-je les travers du « contrôle de lecture » en annonçant à ces derniers que je leur demanderai de manifester leur compréhension comme je le prévois ci-après ?

2. LA PRÉSENTATION DU LIVRE

2.1. Deux mots sur l'auteur

Marilyn Sachs est née à New York en 1927. Diplômée en sciences bibliothéconomiques, elle s'est occupée pendant une dizaine d'années de la section jeunesse de la bibliothèque municipale de Brooklyn, avant d'occuper les mêmes fonctions à San Francisco, où elle vit en compagnie de son mari. Elle se consacre désormais à son métier d'écrivain. Auteur de livres principalement dédiés à la jeunesse, elle rencontre un grand succès et ses ouvrages sont traduits en français, espagnol, japonais, allemand, anglais, suédois, finlandais...

2.2. Deux mots sur le livre (résumé)

Jeff ne cesse de critiquer Ellen, « la grosse » de son lycée. Ellen De Luca mange à longueur de journée, elle engouffre les cheeseburgers. Jeff l'observe sans arrêt jusqu'au jour où Nora, la petite amie de Jeff, le lui fait remarquer. Jeff prend alors conscience qu'il est fasciné par Ellen. Il commence à la regarder autrement, à lui parler, l'approcher et... tomber sous le charme. Mais entre l'envie de changer l'autre et l'amour, il y a une différence que Jeff ne voit sans doute pas. Un roman subtil, qui évite tous les clichés et parle avec force de la boulimie, du regard des autres, de l'acceptation de soi. Le plus mal dans sa peau n'est pas toujours le plus épais.

2.3. Un discours incitatif

Jeff Lyons, le narrateur et le personnage principal de cette histoire, est un peu plus âgé que vous. Il termine ses études secondaires et, sans savoir exactement ce qu'il veut faire plus tard, il songe à s'inscrire dans une université. Comme l'action se passe aux Etats-Unis – en Californie pour être un peu plus précis – vous ne vous étonnerez pas que Jeff ait la possibilité de quitter un cours à option de chimie pour s'inscrire à un cours de... céramique – de poterie si vous préférez : là-bas, l'éventail des options est encore bien plus vaste que chez nous et les activités artistiques ont, dans cet éventail, une place plus importante que celle qui leur est faite ici.

Voilà donc Jeff inscrit au cours de poterie. Il y rencontre la fille de ses rêves. Elle se nomme Norma Jenkins. Elle est jolie. Ce qu'elle fait la passionne. Elle s'intéresse sincèrement à autrui et ne souhaite pas qu'on s'intéresse à elle pour sa seule apparence. Chance : elle n'a momentanément pas de petit ami. Comble de chance : Jeff ne lui est pas indifférent du tout...

Jeff et Norma, amoureux l'un de l'autre, passent de nombreuses soirées ensemble chez les parents de la jeune fille. « Je savais, dit-il, qu'il y aurait entre Norma et moi des années et des années d'amour. Et il y en aurait eu. S'il n'y avait pas eu la grosse. »

Ainsi Jeff et Norma vont se séparer. A cause d'une grosse. Parmi les élèves qui fréquentent le cours de poterie, se trouve en effet une fille obèse et maladroite, nommée Ellen De Luca, qui ne quitte pas Jeff des yeux. Cela l'agace énormément. Il se retient avec peine de lui dire sans ménagement à quel point il la trouve incommodante. Mais il ne se fait pas faute de le signifier à ses condisciples. Or, un jour, la grosse surprend la conversation...

Comme Jeff l'annonce lui-même dans les tout premiers chapitres, si son histoire d'amour avec Norma s'est achevée prématurément, c'est parce la grosse est intervenue. Mais je suis sûr que vous n'imaginez absolument pas comment ça s'est passé. Et quand vous le saurez, vous serez sans doute perplexes. Vous vous demanderez sûrement pourquoi cela a pu se passer ainsi. Vous vous le demanderez parce que l'auteur ne le dit pas explicitement. Et si vous ne vous posez pas la question, en tout cas, moi, je vous la poserai. Parce qu'il est possible de trouver des explications, même si elles ne sont pas écrites noir sur blanc. C'est en y répondant que vous me prouverez que vous avez compris ce roman.

Si j'ai décidé de vous le faire lire, ce n'est pas seulement parce que le déroulement de l'histoire est assez inattendu, c'est aussi parce que cette histoire incite à réfléchir sur des questions importantes. Des questions comme celles-ci : pourquoi est-ce parfois si difficile de communiquer avec ses proches ? Qu'est-ce que s'intéresser vraiment à autrui ? Qu'est-ce qu'aimer vraiment autrui ? Quels pièges jalonnent le chemin de la sollicitude – c'est-à-dire de l'affectueuse attention que nous portent les autres et que nous leur portons ? Pouvons-nous oublier ce qui nous a fait souffrir durant notre enfance ? Que recherchons-nous vraiment quand nous croyons agir pour le bien d'une tierce personne ? Est-il important d'avoir un projet de vie ? Les enfants sont-ils toujours responsables du malheur de leurs parents ? etc. Je vous demanderai également de mettre ces questions en rapport avec l'histoire et d'y répondre compte tenu de celle-ci.

Mais c'est aussi pour une tout autre raison que j'ai choisi *La grosse* pour une lecture d'œuvre complète. Jeff est, je le répète, à la fois le personnage principal et le narrateur de cette histoire. Lorsqu'une histoire fictive est racontée par un personnage, vous savez que le lecteur, s'il veut jouer le jeu convenablement, ne peut se contenter de faire semblant de croire à ce qui lui est raconté. Cela suffit quand le narrateur n'appartient pas au monde de l'histoire, car, par principe, un tel narrateur ne dit que la vérité – ce qui ne signifie pas qu'il dise toute la vérité. Cela ne suffit plus, en revanche, quand le narrateur fait partie du monde de l'histoire : par principe encore, un personnage-narrateur peut mentir ou se tromper. Il peut manquer de sincérité ou de lucidité. Il peut se faire des illusions sur le compte d'autrui ou sur son propre compte. Il peut vouloir donner une image flatteuse de lui-même, ou, au contraire, avoir tendance à se déprécier. Bref, il peut faire comme vous et moi quand nous parlons et ce qu'il dit doit être envisagé de manière critique. Soyez donc, au fil de votre lecture, vigilants face au discours de Jeff. Je vous demanderai de cerner un passage ou deux ou ce qu'il dit vous semble particulièrement douteux.

La dernière raison pour laquelle je vous demande de lire ce roman en entier, c'est que le personnage principal et les autres vous renvoient au quotidien de vos relations humaines : vous avez, comme eux, des petit(e)s ami(e)s, des parents, des frères et des sœurs, des oncles et des tantes, des condisciples, des professeurs et il est fréquent que les rapports entre vous et eux soient difficiles. Vous pouvez tirer des leçons de vie de cette histoire. Ce n'est pas une histoire vraie, *La grosse* est un récit de fiction, mais le récit de fiction peut-être un bon intermédiaire pour réfléchir sur la réalité. Je vous demanderai encore de tirer l'un ou l'autre enseignement de cette histoire pour manifester votre compréhension.

3. LA LECTURE TREMPLIN

Pour plonger dans le roman, voici, assorti de questionnaires destinés aux élèves, un tremplin de quelques pages, issues des chapitres 2, 5 et 6.

De telles pages sont représentatives du défi lancé au lecteur : se faire une opinion du personnage-narrateur. Ce dernier rapporte des jugements contradictoires à propos de lui-même : sa mère lui reproche son égoïsme ; Norma, sa petite amie, l'assure d'être un type bien.

Par ailleurs, relatant ce qu'il fait, ce qu'il dit mais aussi ce qu'il pense, il manifeste une duplicité certaine. Mais pour quelles raisons ses gestes et ses paroles ne sont-elles pas en accord avec ses pensées ? Est-ce parce qu'il sait qu'il n'est pas toujours bon de s'exprimer avec franchise ? Son insincérité procède-t-elle de l'altruisme, du souci de ne pas peiner autrui, ou de l'égoïsme, de la préoccupation de son bien-être personnel ?



Jeff, qui passe la plupart de ses soirées chez Norma dont il est amoureux, hésite à parler de celle-ci à sa mère. Non sans raison : la conversation entre cette dernière et son fils tourne souvent à la dispute.

Chap. 2, p. 15-16

Ma mère est une petite femme avec un fin visage, sombre et tourmenté. Elle ne sourit pas souvent. Peut-être le faisait-elle autrefois, quand mon père était là, mais il y a de cela si longtemps que je ne m'en souviens plus bien. En tout cas, quand elle sourit, je suis heureux. Et chaque fois je me laisse prendre et j'oublie que ce sourire va disparaître aussi brusquement qu'il est apparu.

– Une nouvelle conquête, Jeff ?

– Oh non, M'man, avec Norma, c'est différent. Les autres, c'était seulement de jolies filles ! Elle...

– Elle n'est pas jolie ?

Ma mère continuait à sourire. Elle me tapota la main. (...)

Et Jeff, ainsi encouragé à la confiance, se met à parler de Norma et de sa famille.

Chap. 2, p. 17-19

– Ils ont pas mal d'argent. M. Jenkins est avocat. Ils habitent Jackson Street, dans une grande maison. C'est une grosse maison, mais en même temps une sorte de taudis, parce que Mme Jenkins est tout sauf une bonne ménagère. Tout ce qu'elle sait faire, c'est mettre en conserve et écouter des disques d'opéra.

Le visage de ma mère se détendit. J'aurais dû en rester là mais je ne le fis pas. C'est là que le bât blesse : une fois que je commence, je ne sais jamais quand m'arrêter.

– Mais elle est formidable, M'man. Ils sont tous formidables dans cette famille. Norma dit qu'elle est le vilain petit canard et pour un peu ce serait vrai. Si belle qu'elle soit, ses deux sœurs le sont encore plus. Et sa mère... Sa mère, c'est le coup de grâce ! Elle a aux alentours de quarante ans, mais c'est la plus belle femme que j'aie jamais vue...

Ma mère se leva, sa petite figure sombre à nouveau fermée.

– Bien sûr qu'elle est formidable ! Tout ce qu'elle a à faire, c'est de rester assise dans sa maison et de se croiser les bras. Pourquoi se tracasser quand on a un mari riche et de l'argent à ne savoir qu'en faire ?

– Leur maison est un taudis, ai-je repris, désespéré. Mais il était trop tard.

– Pas étonnant que tu ne sois jamais à la maison, lança ma mère, et sa voix était pleine d'aigreur. Monsieur se plaît dans le beau monde !

Elle me tourna le dos et commença la vaisselle. J'essayai de me rappeler à quel moment exactement notre conversation avait chaviré.

– Qu'est-ce que j'ai encore dit ? Pourquoi tires-tu la tête ?

Elle ferma le robinet et se retourna pour me regarder.

– Rien, dit-elle, tu n'as rien dit. Tu ne dis jamais rien. Je dois tout t'arracher.

– Mais tout ce que je te dis te met hors de toi. Même quand tu me demandes l'heure et que je te la dis, tu es bouleversée !

– Parce que tu es un égoïste, dit-elle sans crier. (...) Tu ne penses qu'à sortir avec tes amis pleins aux as et tu oublies que tu as une mère et une sœur. Je travaille quarante heures par semaine. Je n'ai pas le temps de m'asseoir pour écouter de l'opéra et penser à être belle.

– Mais, Maman...

– Tout ce que je te demande, c'est un petit coup de main... quelques commissions, faire tourner la machine à laver une fois de temps en temps, surveiller Wanda. Mais tu ne penses qu'à toi... Comme ton père.(...)



Voilà deux fragments d'une conversation qui a fréquemment lieu dans la vie courante : une maman incite son fils (ou sa fille) à lui faire des confidences sur sa vie sentimentale. Et comme cela arrive parfois en réalité, la conversation tourne mal. Si l'on est impliqué dans l'affaire, il est assez difficile de comprendre pourquoi ça a mal tourné : on en veut à l'autre ou on s'en veut à soi-même. On est tenté d'imputer la responsabilité de l'échec à un seul des interlocuteurs alors qu'elle est le plus souvent partagée. Quand on lit un roman, même si l'on se sent beaucoup plus proche de tel personnage que de tel autre, on n'est pas impliqué. On ne l'est pas réellement. On ne l'est pas comme dans « la vraie vie ». On peut donc mieux réfléchir à la question : pourquoi cela a-t-il mal tourné ? Qu'est-ce qui explique l'échec de la conversation ? C'est un des bénéfices majeurs de la lecture des récits de fiction : comprendre les raisons pour lesquelles les relations entre des individus peuvent se créer, s'améliorer, se détériorer, s'achever.

- Repère dans les extraits le passage correspondant à l'accident de communication, c'est-à-dire aux paroles qui causent la détérioration de la relation entre les interlocuteurs.
- Ce genre d'accident est réparable ou irréparable. Réparable – et réparé –, il n'entraîne pas l'échec de la communication : les interlocuteurs retrouvent la relation harmonieuse qui rendait faciles leurs échanges, ou ils construisent une relation nouvelle qui permet la poursuite de ces échanges. Irréparable, il détériore tellement la relation que les interlocuteurs rompent immédiatement le contact ou qu'ils disent des choses entraînant rapidement cette rupture. Qu'en est-il ici ? Justifie.
- Distingue les manifestations verbales, paraverbales (ton, volume de la voix, débit d'élocution...) et non verbales (déplacements, poses, gestes, mimiques, regards...) de l'accident.

- Des causes d'accident et, lorsque l'accident est irréparable, des facteurs d'échec d'une communication verbale, il en existe beaucoup. En voici quelques-uns. S'en trouve-t-il dans cette liste l'un ou l'autre qui explique(nt) que la conversation entre Jeff et sa mère tourne à la dispute ? Justifie ta réponse.
 - Refuser systématiquement les sujets de conversation d'autrui pour imposer les siens.
 - Sauter du coq à l'âne, ne pas rester dans le sujet.
 - Couper la parole à autrui.
 - Donner à autrui une image trop avantageuse de soi-même.
 - Donner à autrui une image trop désavantageuse de lui-même.
 - Soutenir des opinions qu'on ne peut pas argumenter.
 - Refuser de faire à autrui la moindre concession.
 - Dire ce que l'on sait être faux et, surtout, ce que l'interlocuteur sait être faux..
 - S'exprimer de manière confuse.
 - Refuser ou interrompre la communication paraverbale (ne pas ou ne plus regarder autrui, se détourner de lui, éviter tout contact, s'éloigner, etc.)
 - Mettre l'interlocuteur, par une menace, une demande, un aveu ou par tout autre acte de langage, dans une situation intenable.
 - En dire beaucoup plus ou beaucoup moins que ce qu'il faut pour être compris.
 - Avoir, a priori, pour l'interlocuteur, des sentiments peu propices à la création d'un lien.
 - Ne pas tenir compte des opinions préalables ou des préjugés d'autrui.
 - Manifester à l'interlocuteur, en lui donnant des ordres, des conseils, etc., une supériorité que ne justifient les situations sociales respectives des personnes en conversation.
- Annonce toi-même, sous la forme de groupes de l'infinitif (comme ci-dessus), et en t'appuyant sur les extraits que tu viens de lire, des conditions qui engagent à entamer et à poursuivre une conversation.



La grosse Ellen De Luca a donc entendu Jeff dire à ses condisciples tout le mal qu'il pensait d'elle. Elle a quitté la classe en pleurant et Norma a vivement reproché à Jeff de s'être montré si peu sympathique envers quelqu'un qui, tout compte fait, n'a jamais causé volontairement de tort à personne. Jeff reconnaît qu'il s'est montré « dégueulasse ». Comme Ellen n'est pas revenue en classe, il fait part à Norma de son projet de se racheter en allant prendre de ses nouvelles.

Chap.5, p. 50-51

– Tu as raison, Norma. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Mais c'est fini maintenant. A partir d'aujourd'hui, je vais essayer d'être... d'être plus gentil avec elle.

– Tu es un brave type, Jeff, dit doucement Norma. Est-ce que je t'ai déjà dit que je pense que tu es un brave type ?

– Non, je suis un idiot. Mais après ceci, je vais changer.

Tandis que j'allais chez Ellen cet après-midi là, je pensais à ce que j'allais lui dire. J'allais être amical, un peu chaleureux, comme avec les gens difformes. (...) Mais cela n'allait pas être facile, vu qu'elle me dégoûtait toujours autant. J'espérais qu'elle ne continuerait pas à faire de la céramique, qu'elle ne serait plus là pour m'observer, bousculer mon équilibre et, pire que tout, me faire oublier que j'étais un brave type. Norma l'a dit, c'est ce que je suis : un brave

type. Je ne passe pas mon temps à faire pleurer les filles, même celles qui sont énormes, même celles qui sont de vrais ballons. Je suis un brave type.



Jeff a donné à son interlocutrice une image trop désavantageuse d'elle-même et ça a été la cause d'un accident de communication qui n'a pu être réparé. L'adolescent a blessé sa mère sans le vouloir. Par manque de prudence. Pour n'avoir pas songé à l'opinion qu'elle – femme abandonnée par son mari – pouvait avoir d'elle-même et à la peine qu'il pouvait lui faire en louant la beauté de madame Jenkins. Il a en outre fait beaucoup de mal à Ellen De Luca. Toujours par inadvertance. Et une fois de plus parce qu'il a manqué de prudence en disant ce qu'il pensait de sa condisciple sans s'être préalablement assuré qu'elle ne pouvait entendre ses propos. Pour ceci comme pour cela, il n'a aucune raison d'être fier de lui, au contraire !

Or, tout individu a besoin de s'estimer lui-même. Pour cela, il est nécessaire que les personnes auxquelles il tient lui renvoient une image positive de lui-même. Nul ne supporte aisément que les gens qu'il aime ou qu'il admire le trouvent, par comparaison, inférieur à celui-ci ou à celle-là. Chacun de nous est peiné d'entendre proférer à son égard un jugement négatif par quelqu'un dont il espère un jugement positif. Et pour éviter cette peine-là, nous sommes souvent prêts à faire des choses que nous ne ferions pas si elles ne nous donnaient pas l'occasion de nous valoriser aux yeux de ceux pour qui nous voulons compter.

- D'après le fragment du roman ci-dessus, le contenu du paragraphe que tu viens de lire s'applique-t-il au cas particulier de Jeff ? Justifie.
- D'après ce fragment toujours, peux-tu dire avec assurance que Jeff regrette sincèrement d'avoir fait de la peine à Ellen De Luca ? Justifie.
- D'après ce fragment encore, dirais-tu que sa démarche (l'initiative de se rendre chez Ellen De Luca) est intéressée ou désintéressée. Justifie.



Arrivé chez Ellen, Jeff s'étonne de découvrir une très jolie maison peuplée de gens « normaux ». Il fait rapidement connaissance avec les frères et la mère d'Ellen, mais tous ont affaire à l'extérieur et Jeff, horrifié, demeure en tête-à-tête avec « la grosse ».

Chap. 5, p. 55-57

– Salut, Ellen. Je regrette que tu sois malade. Je t'ai rapporté ton petit pot et... Tu nous as manqué aujourd'hui à l'école.

Alors, elle m'a regardé et les larmes ont commencé à ruisseler sur son visage.

– Ellen... Ecoute, Ellen, ne pleure pas. Ecoute... Je suis désolé. Je ne pensais pas ce que j'ai dit.

– Si, tu le pensais ! Si, tu le pensais !

– Non, ce n'est pas vrai, mentis-je. Je ne sais pas ce que j'avais ce jour-là. Tu sais comment ça va ! Un mauvais jour. Alors on dit des choses idiotes qu'on ne pense pas. Sincèrement, Ellen, je ne le pensais pas.

– Je vais me tuer, fit-elle d'une voix blanche. (...)

J'aurais voulu quitter la pièce le plus vite possible, mais je ne pouvais pas la laisser toute seule dans cette maison. (...) J'étais terrorisé et prêt à pleurer sur moi-même. J'arrivai tout juste à lui dire :

– Ellen, s'il te plaît, ne parle pas comme ça ! Ce n'est pas parce qu'un bête type comme moi t'a dit une connerie que...

– Ce n'est pas toi. (...) C'est tout le monde. Personne ne m'aime. Je vais me suicider.

– Ellen, ne dis pas ça.

– Pourquoi ?

– Personne ne doit dire ça. Tu es une adolescente. A ton âge, il ne faut pas parler comme ça. Tant de belles choses t'attendent dans la vie !

– Quoi par exemple ?

– Eh bien... Par exemple...

Son bras gisait sur la table, énorme et blafard comme du lard gras. Il aurait fallu tendre la main et prendre ses doigts boudinés entre les miens, et lui montrer de la tendresse, mais un frisson de dégoût me traversa tout entier. (...)

□

- Des accidents ont-ils lieu au cours de cette communication entre Jeff et Ellen ? Si oui, lesquels ? Donnes-en une explication en te reportant à la liste des causes d'accident et des facteurs d'échec dont tu disposes.
- Cette communication est-elle menacée d'échec ? Justifie en utilisant cette même liste.
- A ton avis que devrait faire Jeff pour écarter momentanément la menace d'échec ?
- D'après le fragment que tu viens de lire, dirais-tu que le comportement de Jeff est inspiré par la honte d'avoir peiné Ellen et par l'empathie, c'est-à-dire par la capacité de se mettre à la place d'autrui et d'éprouver ce qu'il ressent ? Justifie.

□

Surmontant sa répugnance Jeff parvient à calmer Ellen et à lui faire promettre qu'elle ne se suicidera pas. Promesse pour promesse, Ellen lui arrache celle de ne rien dire ni à sa mère, ni à Norma de ses intentions suicidaires. A peine dehors, Jeff oublie sa parole.

Chap. 6, p. 63-66

Du premier téléphone que j'ai pu trouver, j'ai appelé chez elle. Si elle m'avait répondu, j'aurais raccroché. Heureusement, c'était sa mère.

– Madame De Luca ? C'est Jeff Lyons. (...) Je suis désolé d'avoir à vous dire cela, Madame De Luca, mais Ellen m'a dit qu'elle allait se suicider.

Ça y était ! Ouf ! Je l'avais dit. Ce n'était plus mon affaire mais la sienne ! J'avais fait mon devoir et, à présent, je pouvais rentrer chez moi et cesser de m'inquiéter à propos d'Ellen. Maintenant, c'était le problème de sa famille. Il n'avaient qu'à l'enfermer, ou la mettre à la porte ou faire ce qu'il faut quand on veut empêcher une grosse fille timbrée de se suicider.

– Oh ! a dit sa mère. (...) N'aie aucune crainte, elle ne le fera pas. Elle répète sans cesse qu'elle va se suicider, mais elle n'en a aucunement l'intention. (...)

J'ai téléphoné à Norma et je lui ai tout raconté.

– Ne te tracasse pas, Jeff. Tu as entendu ce que sa mère a dit. (...) Tu n'as aucune raison d'être inquiet. (...)

- Ne lui dis pas que je t’en ai parlé. J’ai promis de ne pas le faire. Elle croit qu’on se moquera d’elle.
- Bien sûr que je n’en parlerai pas. Et peut-être arriverai-je à ce que les copains soient plus gentils avec elle.
- Je me demande pourquoi elle a dit qu’elle allait se suicider si elle n’a pas vraiment l’intention de le faire.
- Peut-être pour qu’on s’occupe d’elle.
- Mais comment peut-elle dire des choses pareilles ?
- Elle ne le pense pas vraiment, Jeff. Ça n’a pas d’importance. (...)



- Jeff ne respecte pas sa promesse de ne rien dire des intentions suicidaires d’Ellen. En te fondant sur le fragment que tu viens de lire, estimes-tu qu’il a un bon motif d’agir ainsi ? Justifie.
- Norma tranquillise Jeff à propos d’Ellen, mais est-il besoin de la tranquilliser ? Jeff est-il inquiet ? Sinon, essaie de préciser ce qu’il éprouve.
- Norma, en disant que c’est « peut-être pour qu’on s’occupe d’elle » qu’Ellen menace de se suicider, interprète la conduite de sa condisciple. Cette dernière annonce qu’elle va mettre fin à ses jours : c’est, à première vue, une sorte de promesse. Mais c’est une promesse qui met celui ou celle qui l’entend dans l’obligation de faire quelque chose pour éviter qu’elle se réalise. C’est donc une demande détournée assortie d’une menace implicite : occupe-toi de moi, sinon tu seras responsable de ma mort. Ce que fait Norma – interpréter les conduites, leur donner un sens qu’elles n’ont pas à première vue –, c’est ce que doit faire le lecteur de *La grosse* s’agissant de Jeff, en s’appuyant sur à la fois sur ce qu’il dit faire et sur ce qu’il dit penser. Pour quelle raison et dans quel but agit cet adolescent ? Les buts de son action sont-ils égoïstes ou altruistes ? Ses raisons d’agir permettent-elles de comprendre qu’il se préoccupe de lui-même ou d’autrui ? Qu’est-ce qui le pousse à se conduire comme il le fait ? Peux-tu comprendre qu’il se conduise ainsi ? Peux-tu l’admettre ? Réponds à ces questions s’agissant de tous les fragments que tu a lus et dis-toi que l’art de Marilyn Sachs se manifeste surtout, ici comme tout au long de ce roman, en suscitant la curiosité et en semant le doute à propos des objectifs et des motifs du personnage narrateur.
- Jeff est troublé par le mensonge d’Ellen à propos de ses intentions suicidaires : est-ce parce qu’il est quelqu’un qui ne peut supporter la moindre espèce d’insincérité ? Justifie. En conclus-tu quelque chose à propos de lui ?